

Annie Tardits

## **Communauté, mort, temps** **Notes sur l'expérience de la passe<sup>1</sup>**

En décembre 1980, une salle de cinéma projetait à Paris un film de Wim Wenders, *Nick's movie*, le film de Nick. Nick, c'était Nicholas Ray ; au moment du tournage, il allait bientôt mourir, Wenders était venu le rejoindre pour le filmer dans ses dernières semaines. Leur amitié avait pu imaginer cette chose à peine imaginable, et la réaliser. Avec pudeur et tendresse, avec un respect sans complaisance, Wenders accompagne les derniers moments de la vie quotidienne de Ray.

S. Bernfeld, en 1952, faisait l'hypothèse que l'adoption du modèle berlinois de formation pour les analystes et l'organisation de l'A.P.I. en corps hiérarchisé autour de ce modèle furent une réponse des proches de Freud à la nouvelle de sa maladie<sup>2</sup>. Parmi les visées de son retour à Freud, Lacan a énoncé en 1956 son désir de rendre à Freud "les soins d'une sépulture décente". Réveiller le sens de la lettre de son texte, au plus près de la vérité du désir qu'elle porte, pourrait être aussi "opération du réveil" pour le "grand corps" associatif qui se soutient de la voix d'un mort dans une "apparente immunité à la dissolution physique"<sup>3</sup>.

À l'envers de l'hypnose, avec l'image et les mots, Wenders anticipe le moment où ce qui faisait le nœud du corps et du langage le défait. Quand Ray et lui jugent qu'ils touchent la limite de ce qui peut être dit et montré, Nicholas Ray, en gros plan devant la caméra, prononce une dernière fois ce mot du métier que, cinéaste lui-même, il a maintes fois répété : "Coupez". La suite, en effet, c'est ce que Montaigne nomme "l'acte à un seul personnage". Couper, c'est ce que fait Lacan en janvier 1980. Il rompt le nœud de son école là où il tenait ; par son dire. Il donne ainsi une nouvelle chance à un mode de nouage de la communauté analytique autre que le "grand corps".

---

<sup>1</sup> Ce texte a été présenté à une soirée du Collège de la passe le 24 mars 1997.

<sup>2</sup> Sa conférence est présentée par M. Safouan dans son livre *Jacques Lacan et la question de la formation des analystes*; Paris, Seuil, 1983, pp. 13-21.

<sup>3</sup> J. Lacan, *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 486.

Quelle communauté d'expérience et de travail avec l'image et les mots, permet à N. Ray et W. Wenders de se porter, ensemble et séparés, au point de béance de l'imaginaire et du réel, du symbolique et du réel, de l'imaginaire et du symbolique, au point où se rencontre et s'éprouve que le réel de la mort et le réel du sexe nouent le corps et le symbolique ? Quel lien de communauté est à l'œuvre dans le désir de dire et d'entendre ce qui, dans une analyse, a pu toucher au "cœur de l'être", et donc au désêtre, ce dont s'est formé le désir de l'analyste ? Pouvons-nous dire de notre lien à Freud, à Lacan et à quelques autres ce que Bataille disait de son lien à Nietzsche : "c'est d'un sentiment de communauté me liant à Nietzsche que naît en moi le désir de communiquer, non d'une originalité isolée"<sup>4</sup> ?

Si la question de la communauté d'expérience et de l'expérience de la communauté, en jeu dans le dispositif de la passe, croise celle du réel du sexe et de la mort dans son rapport au symbolique, ce n'est pas sans prendre en compte les temps du sujet, le temps qu'il faut pour produire l'objet et le laisser choir. C'est ce temps, qui fait l'étoffe d'une psychanalyse, qui est au principe du réglage du temps dans la cure, et c'est la logique de ce temps qui permet de saisir ce qui est en jeu dans l'acte analytique.

Un certain nombre d'entre nous ont eu affaire à l'injonction institutionnelle de produire une clinique des passants. Cette injonction se veut certes au service d'un gain de savoir dans la transmission de l'expérience, mais elle pousse le passant, et peut-être le passeur, à une position de sacrifice au savoir de l'Autre, pour le compléter d'un plus de savoir ou l'illustrer héroïquement. La "clinique des passants" maintient une "clinique sous transfert", mettant en œuvre une conception de la cure où le lien de transfert ne se défait pas. Cette injonction méconnaît que le rapport au savoir qui peut opérer dans le dispositif de la passe est autre que la supposition de savoir en jeu dans la cure. Ce qui opère, c'est plutôt la reconnaissance du manque à savoir qui creuse le savoir construit de la cure, la reconnaissance de ce qui, de l'acte, est structurellement méconnu. La clinique de la passe qui tente d'en rendre compte concerne les trois positions mises en jeu par le dispositif.

Le faire savoir à quelques autres, à l'envers de l'offre au savoir de l'Autre, est-il de l'ordre d'une nécessité, impliquée dans ce qui advient du savoir de l'Autre, ou est-il de l'ordre d'un désir ? Ce dont il est fait savoir est-il un savoir nouveau ? Ce qui est nouveau, est-ce une redistribution de

---

<sup>4</sup>G. Bataille. *L'expérience intérieure*. Œuvres complètes, Paris, Gallimard, 1973. Tome V. p. 39.

lettres à partir de façons singulières d'habiter la structure ? Une clinique de la passe, et non des passants, peut-elle porter sur cette redistribution de lettres, par une présentation nouvelle, un autre angle d'attaque ? C'était nouveau pour moi de prendre les choses de la passe par la question de la communauté et de la mort, et nouveau de revenir aux temps du sujet avec cet angle d'attaque-là<sup>5</sup>. Les témoignages entendus et le travail du cartel de la passe ont eu sur ces points un effet d'enseignement ; je l'approcherai plutôt par le biais du cartel.

\*

\*            \*

Ce n'est pas n'importe quel dispositif qui peut saisir l'acte "dans le temps qu'il se produit"<sup>6</sup>. À une place ou une autre du dispositif inventé par Lacan, on peut faire l'expérience de son homogénéité avec ce qui y est donné à entendre de l'acte analytique. Ainsi, dans le cartel, on est confronté à la logique de l'acte et à sa temporalité telle que Lacan a pu les élaborer avec le temps logique. Mais le cartel n'est pris dans cette logique que si le dispositif inclut nécessairement le possible de l'acte de nomination. Au temps du cartel on peut appliquer ce qu'Aristote écrit de la bataille navale : il y aura demain une bataille navale, ou il n'y en aura pas. Il est possible que la bataille ait lieu, il est possible qu'elle n'ait pas lieu ; mais il est nécessaire qu'elle ait lieu ou pas. Il peut y avoir nomination, il peut ne pas y avoir nomination ; mais il est nécessaire qu'il y ait nomination ou pas, parce que la conclusion est écrite comme nécessaire par le dispositif.

Comme dans le sophisme des prisonniers, c'est la nécessaire conclusion qui institue dans le cartel le temps pour comprendre. C'est ce que Lacan souligne le 9 avril 1974 dans *Les non dupes errent* : "le temps pour comprendre ne va pas s'il n'y a pas trois... s'il n'y a pas ces trois, il n'y a rien qui motive ce qui manifeste avec clarté le deux, à savoir cette scansion que j'ai décrite qui est celle d'un arrêt, d'un cesser et d'un redépart". S'il n'y a pas le temps trois, le temps pour comprendre est indéfini ; c'est le temps de sujets réciproques indéfinis et dont l'action est suspendue,

---

<sup>5</sup> A. Tardits, "Communauté d'expérience, communauté de savoir", *Essaim*, n° 1, Ramonville Saint-Agne, Érès, printemps 1998 et "Moment de la passe et temps logique", dans *Cahiers de lectures freudiennes*, n° 9, Ed. Lysimaque, 1986.

<sup>6</sup> J. Lacan. "Discours à l'E.F.P.". *Scilicet* 2/3, Paris, Seuil, 1970, p. 5.

un temps dont la limite est vacillante. Ce pourrait être la modalité du cartel si seule une curiosité, un intérêt, une envie d'apprendre y sont à l'œuvre. Mais parce qu'il y a la nécessaire conclusion, ce temps trouve sa limite dans la tension temporelle des temps d'arrêt et dans l'objectivation d'un temps de retard.

Dans le cartel, c'est le temps du travail, du raisonnement, y compris de la supposition du raisonnement de l'autre ; c'est le temps de la répétition du raisonnement. C'est le temps du possible. C'est le temps pour que les dits du passant rapportés par les deux passeurs fassent leur chemin ; c'est le temps qu'il faut pour que s'appréhende un objet qui ne peut être saisi d'un seul coup. Comme une psychanalyse, comme la topologie, ça prend du temps, ça peut prendre parfois plusieurs tours.

Prendre la question des fondements du sujet par le biais du temps, tel que Lacan en a posé les bases avec le temps logique, permet de saisir quelle a été la nécessité pour lui de recourir aux objets topologiques. Déjà le graphe est un parcours et il faut du temps pour le lire, lettre à lettre, sans en rater une ; mais parce qu'il est à deux dimensions il crée l'illusion qu'on peut le saisir d'un seul coup. Avec les objets topologiques, cette saisie d'un seul coup est impossible ; il faut les parcourir, les manipuler. C'est sans doute pour une nécessité du même ordre que Lacan, pour saisir l'acte psychanalytique, invente un dispositif à trois places et à trois temps. Ces trois temps ne sont pas identifiables aux trois places, ils sont synchrones quoique successifs, ils n'ont pas la même densité, ils ne mettent pas en jeu la même forme du sujet ; ils opèrent, quoique de façon différente, tant pour le passant que pour les passeurs et le cartel.

Une relation de réciprocité est à l'œuvre dans le temps pour comprendre les dits des passants, relayés par les passeurs entre le passant et le cartel. Mais la fonction-passeur subvertit cette réciprocité en introduisant la structure à trois places du *Witz*, à quoi Lacan rapporte sa proposition. La triplicité des places est une condition subjective du *Witz*, la communication à la tierce personne étant incluse dans son procès et non rajoutée par après. Elle contribue à défaire la spécularité qui peut jouer dans la réciprocité donnant une note non spéculaire à l'éprouvé du semblable.

Lacan fait équivaloir le procès logique du sophisme à la genèse logique du "Je", à la façon dont le "Je" psychologique se dégage du transitivisme spéculaire indéfini ; un dégagement qui se produit dans les temps d'arrêt. Ce qui est en jeu alors, ce n'est pas la reconnaissance du même, c'est la reconnaissance de la pure différence dans la répétition du même. Dans la réciprocité du temps pour comprendre ce n'est pas de la

mêmeté de l'autre avec moi qu'il s'agit, c'est de la différence du sujet d'avec lui-même.

Si nous désignons par A, B, C, les trois sujets et A le "sujet réel" qui vient à conclure sur lui-même, chacun des trois est A en tant qu'il conclut, il est B/C en tant que son raisonnement est l'objet du raisonnement des autres. A n'est donc pas identique à A, il est à la fois A et B/C ; et même il n'est A qu'à être en même temps B/C. C'est ici qu'opère le synchronisme ; il intervient dans la temporalité signifiante pour de la ponctuation faire scansion. Mais suffit-il à faire assertion conclusive ? Lacan a préféré la notion de synchronie à celle de simultanéité. La simultanéité évoque trop une totalité présente à elle-même et elle a d'ailleurs servi à figurer l'éternité, ce hors-temps que Lacan écarte comme une escroquerie avant de le faire équivaloir à un fantasme de réveil. Avec la synchronie, il met plutôt l'accent sur la répétition de l'identique comme productrice de la différence à l'état pur. Cela va du système synchronique des couplages différentiels qui permettent le discernement des vocables dans une langue donnée, jusqu'à la répétition du raisonnement dans les scansions du temps logique. Dans la répétition du signifiant "la possibilité synchronique constitue la différence signifiante", c'est le registre où opère la métaphore. Au regard de la répétition signifiante, en tant qu'elle connote la différence pure, la division de la fonction-passeur entre deux passeurs est une sacrée trouvaille ; elle fait entendre la différence de l'identique de façon tout à fait saisissante.

Lacan a longtemps fait équivaloir l'acte à la répétition impliquée par le signifiant comme tel ; il en est ainsi dans *Le temps logique*, qui est une logique de l'acte. En 1945, et encore en 1966, quand il récrit le texte pour les *Écrits*, il met la sortie du sujet de pure logique au compte du synchronisme en jeu dans le temps pour comprendre, au compte de la répétition signifiante. Encore en 1966, le "Je" de l'assertion conclusive est référé à la "commune mesure du sujet réciproque, des autres en tant que tels." Cette commune mesure est donnée par le Un de la répétition signifiante. Il y a là une contradiction dans le texte qui ne sera levée qu'en 1973<sup>7</sup>. Dès 1945 en effet, Lacan a souligné le caractère anticipé de la certitude dans l'acte, dès 1966 il a nommé la "fonction de la hâte". En rapportant la conclusion au Un de la répétition, à la commune mesure

---

<sup>7</sup>Cette contradiction, non formulée comme telle par Lacan, est mise en lumière par E. Porge dans *Se compter trois. Le temps logique de Lacan*, Ramonville Saint-Agne, Érès, 1989. La question de la pluralité des sujets y est également éclairée.

repérable dans le synchronisme des scansions, il ne rend pas compte de la spécificité du moment de conclure, de l'anticipation de la certitude, de l'importance, pourtant reconnue, de l'objectivation d'un temps de retard.

C'est seulement en 1973, dans le séminaire *Encore*, que Lacan va donner son écriture à la fonction de la hâte, ainsi nommée en 1966, établissant que l'acte se précipite dans le moment de conclure en fonction de l'objet. C'est comme enjeu des pensées des deux autres que chacun intervient dans le ternaire "au titre justement de cet objet  $a$  qu'il est sous le regard des autres"<sup>8</sup>. Dans sa lecture de l'acte et du moment de conclure, Lacan, dans *Encore*, ne passe pas pour autant du registre de la répétition signifiante, du Un, au seul registre de l'objet. La question qu'il tente de résoudre, c'est le rapport de l'un à l'autre, de l'Un à l'Autre, de Un à  $a$ . C'est une question de lendemain de guerre, il continue trente ans plus tard à tenter d'y mettre en valeur "le fait que quelque chose comme une intersubjectivité peut aboutir à une issue salutaire."

Dans le temps pour comprendre, c'est le Un de la répétition qui est à l'œuvre pour le sujet tel qu'il se pense, tel qu'il s'identifie, tel qu'il pense l'autre, tel qu'il pense que l'autre le pense. C'est le sujet identifié par le trait unaire, qui se pense noir et se suppose noir dans la perception et le raisonnement de l'autre. Mais ce qui permet au sujet de s'affirmer être blanc, c'est de se placer du point de vue du  $a$  qu'il est. Ce qui opère alors, de son point de vue comme  $a$ , c'est les deux autres plus lui comme  $a$ . Soit  $2 + a$ , que Lacan réduit à Un plus  $a$ , le Un de la répétition signifiante plus l'objet.

Lacan donne alors pour support à l'objet un nombre irrationnel sans commune mesure aux entiers, soit au Un, une valeur qui laisse toujours un reste et qui fait qu'il manque toujours un chiffre à la suite infinie. L'objet qui cause la hâte où se produit l'acte est sans commune mesure avec le Un de l'identification. Selon la jolie formule du mathématicien Kronecker : "Dieu a créé les nombres entiers, le reste est l'œuvre de l'homme." C'est bien de reste qu'il s'agit, et de quoi faire du reste. Du point de vue de cette question, qui est celle de la cure, il importe de noter que si le regard comme objet pulsionnel est l'objet privilégié du *Temps logique*, l'objet dans *Encore* est pris comme une écriture. Le recours à l'écriture d'un nombre irrationnel écrit  $a$  comme objet perdu, comme trou que les objets  $a$  pulsionnels viennent boucher.

---

<sup>8</sup>J. Lacan, *Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 47.

La précipitation à l'œuvre dans le sophisme des prisonniers peut éclairer la nomination en jeu dans le dispositif de la passe, où est nommé non le sujet mais *de* l'analyste. On peut avancer que l'acte de nomination est distribué dans le ternaire passant-passeur-cartel, et que la fonction de la hâte opère dans son effectuation. Dans le temps pour comprendre, qui n'existe que de l'anticipation du moment de conclure, le trait identificatoire est à l'œuvre pour ce que Lacan nomme aussi bien les personnes, les sujets, le sujet réciproque, et qu'il réfère encore en 1973 à "quelque chose comme une intersubjectivité". La conclusion du cartel qui se précipite dans la nomination ou la non nomination de l'A.E. n'est pas nécessitée par ce temps-là, par les raisonnements de ce temps-là. L'acte, comme le jugement, excède le raisonnement, et aussi bien la théorie qu'il met pourtant en jeu. Le sans commune mesure de l'objet *a* s'ajoute au Un de la commune mesure identificatoire, il l'excède.

La nomination, si elle est une conclusion au sens du temps logique, n'est pas une déduction. Il arrive parfois que cet excès sur le raisonnement, qui renvoie aussi bien à un manque à savoir, se dise en terme de pari concernant le passant. Ce détour permet de saisir qu'il s'agit de bien autre chose.

La référence, maintenue par Lacan pour le temps logique, à une pluralité de sujets, voire à une intersubjectivité, peut éclairer ce que j'ai évoqué comme un éprouvé non spéculaire du semblable. Le "quelque chose comme une intersubjectivité" de 1973 reprend ce que Lacan avançait en 1959 : le temps logique illustre "quelque chose de structural dans les rapports de sujet à sujet pour autant qu'on y trouve trois termes."<sup>9</sup> Entre les deux, en 1966, au moment où il remanie le texte de 1945 pour les *Écrits*, il unicise le "sujet de pure logique", qu'il nomme le "sujet réel", mais il maintient une pluralité de sujets. La pointe ultime du texte dans sa dernière note redouble cette difficulté : le collectif, en tant que différent de la généralité, de la foule, "n'est rien, que le sujet de l'individuel". Ce qui peut s'entendre ainsi : il n'y a collectif que si est en jeu le sujet de l'individuel ; or il faut "trois" pour faire un sujet, qui par ailleurs ne peut se compter que comme manque.

La pluralité de sujets mise en jeu dans la cure pourrait se dire ainsi : un sujet divisé d'avec un lui-même auquel il tente d'accéder par l'objet du fantasme et qu'il cherche à savoir en supposant un sujet au savoir inconscient. Le dispositif de la passe donne à entendre ce qu'il en est de

---

<sup>9</sup>J. Lacan, *Le désir et son interprétation*, séminaire du 27 mai 1959.

cette pluralité et de son devenir dans la cure. Je voudrais souligner comment elle peut donner à entendre la façon dont la mort joue comme partenaire du sujet dans son rapport à lui-même et à d'autres sujets. Elle joue dans les trois registres du réel, du symbolique et de l'imaginaire.

C'est en tant que le sujet est effet du signifiant que Lacan a pu situer la mort comme partenaire du sujet. Il va la faire jouer successivement ou simultanément dans les trois dimensions. Il a un temps situé au registre de l'imaginaire la lutte à mort de la dialectique du maître et de l'esclave, et la convocation par le sujet du fantasme de sa propre mort. Au registre du symbolique, il situe la pulsion de mort, dans sa détermination par l'automatisme de répétition, par le *caput mortuum* du signifiant, par son effet de trou. Au registre du réel, il place la mort comme l'un des deux impossibles à connaître, l'autre étant ce qui regarde le sexe ; la mort comme manque réel antécède le manque dans l'Autre, rencontré, lui, entre les  $S_1$ . Ce manque réel est "repris" au point de la disparition aphanisique du sujet, sous l'effet du  $S_2$  refoulé radicalement, au point de béance du réel et du symbolique. Ce manque réel est convoqué comme réponse fantasmatique, agie ou non, au manque dans l'Autre.

Dans le Séminaire XI, Lacan fait équivaloir les formes pulsionnelles énumérables de l'objet *a*, objet perdu du fait du langage, à la part soustraite, perdue aussi, du vivant sexué tombé sous le coup de la mort individuelle. C'est ce qui fait que la pulsion partielle, dans son trajet, est foncièrement pulsion de mort. Cela peut aider à saisir comment la mort et l'objet du fantasme peuvent être sollicités dans la rencontre de ce trou qu'est la mort d'un proche qui a permis de "se compter trois".

Parce que la mise en jeu de la parole par la psychanalyse n'est pas celle du discours courant, parce qu'elle est mise en jeu de l'hypothèse de l'inconscient et mise à l'épreuve du manque dans l'Autre, elle actualise avec un relief particulier dans quel nouage de ces trois registres la mort fait partenaire pour le sujet dans son rapport avec lui-même, avec d'autres sujets, et parmi ces autres sujets avec le sujet supposé savoir. Il arrive que les témoignages de passe donnent à entendre de ces points-là, pas sans les solliciter chez ceux qui entendent. Ce n'est pas tant l'équivalence d'un commun identificatoire qui s'y éprouve que l'incommensurable de ce reste en excès à la parole et que Lacan a tenté d'inscrire dans le discours. C'est une façon d'approcher la question du "prochain".

\*

\* \*

Produire l'objet comme trou au point de serrage de l'Imaginaire, du Réel et du Symbolique, ça prend du temps, un certain temps dans une vie. Est-ce que le désir de faire savoir cette opération et son parcours fait partie du désir de savoir attribué par Lacan à l'analyste ? Est-ce que ce désir de faire savoir spécifie dans le champ de la psychanalyse un désir de communauté ? Est-ce que ce désir serait un désir de se nouer à d'autres non par le seul commun du trait identificatoire mais aussi par le sans commune mesure, au point du reste : ce qui excède, ce qui manque, ce qui fait trou. Il me semble que c'est l'expérience de cette communauté-là qui peut se faire, de façon contingente, dans le dispositif de la passe. Elle peut aussi être en jeu dans le travail d'un quelconque cartel quand il a pu se nouer à partir du trou, du manque, et dans l'anticipation de sa dissolution. Et bien sûr, comme dans l'amour, on voudrait que ça ne cesse pas de s'écrire, que ça fasse communauté d'expérience, et même corps.

J'ai engagé ces remarques en évoquant, à l'horizon du film de W. Wenders, la mort de Lacan et la coupure du nœud de son école. Si le réel est ce qui fait tenir ensemble le corps et le symbolique, on peut avoir quelque aperçu de la façon dont le sans commune mesure du sujet concerne la cohérence du sexe et de la mort. Le rapport à l'un et à l'autre n'étant que déplacé, cette cohérence est un impossible à connaître, même si la science et la psychanalyse tentent de modifier les limites de cet impossible.

Que le sans commune mesure de ce commun-là doive "s'avouer" pour faire communauté est à l'envers de l'aveu au sens confessionnel du terme. C'est une déclaration, une façon de se présenter. Le "je suis un blanc parce que..." pourrait se dire ainsi : c'est du réel du trois, c'est de tel nouage de l'Imaginaire, du Réel et du Symbolique que se déclare l'analyste qui s'est formé de là. À ça il n'y a pas vraiment de rémission et (quelques espoirs sont permis !) ça ne fait pas "grand corps".

